MASTER NEGATIVE
NO. 93-81317-17

AUTHOR:

NOLEN, DESIRE

TITLE:

KANT ET LA PHILOSOPHIE DU XIXe ...

PLACE:

MONTPELLIER

DATE:

1877

Master Negative #

93-81317-17

COLUMBIA UNIVERSITY LIBRARIES
PRESERVATION DEPARTMENT

BIBLIOGRAPHIC MICROFORM TARGET

Original Material as Filmed - Existing Bibliographic Record

193KD
N712 Nolen, Désiré, 1838-
...Kant et la philosophie du XIXe siècle; discours prononcé le 23 décembre 1876, à l'ouverture du cours de philosophie, par Désiré Nolen... Montpellier, Martel, 1877.
40 p. 22½ cm.

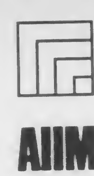
At head of title: Faculté des lettres de Montpellier.

88986

Restrictions on Use:

TECHNICAL MICROFORM DATA

FILM SIZE: 35mm REDUCTION RATIO: 11x
IMAGE PLACEMENT: IA (IIA) IB IIB
DATE FILMED: 4/22/93 INITIALS BF
FILMED BY: RESEARCH PUBLICATIONS, INC WOODBRIDGE, CT

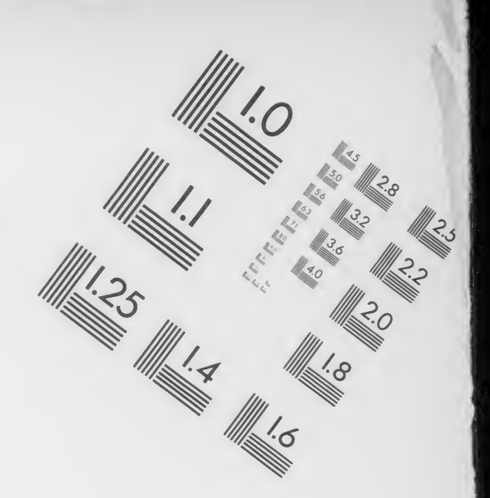


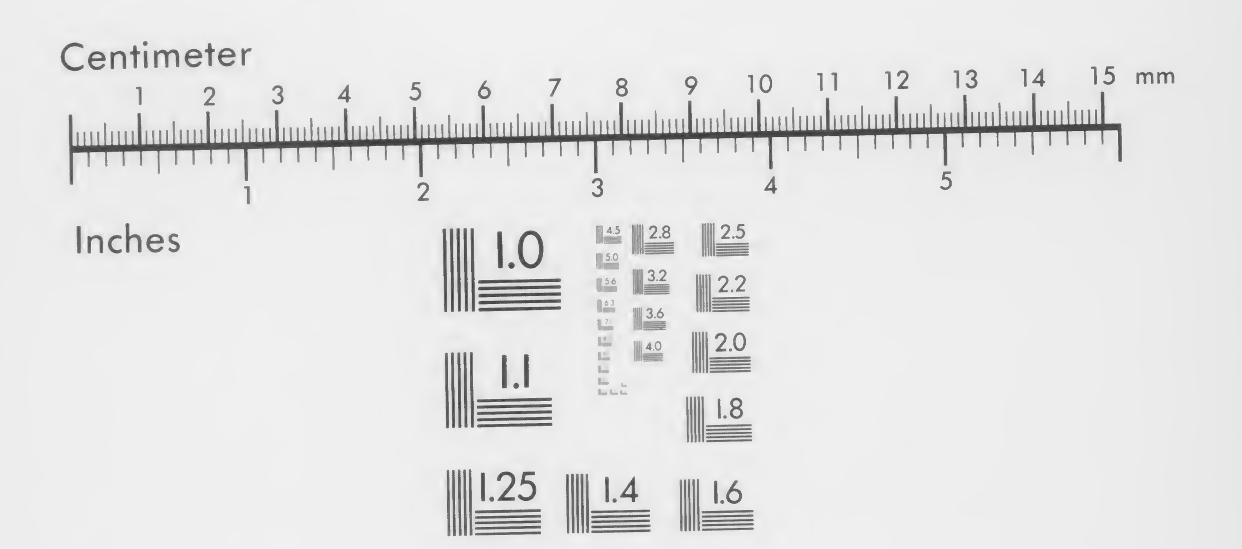
AIIM

Association for Information and Image Management

1100 Wayne Avenue, Suite 1100
Silver Spring, Maryland 20910

301/587-8202





MANUFACTURED TO AIIM STANDARDS
BY APPLIED IMAGE, INC.


193KD
N712

FACULTÉ DES LETTRES DE MONTPELLIER

KANT

ET

LA PHILOSOPHIE DU XIXE SIÈCLE

DISCOURS

PRONONCÉ LE 23 DÉCEMBRE 1876, A L'OUVERTURE DU COURS DE PHILOSOPHIE

PAR

Désiré NOLEN

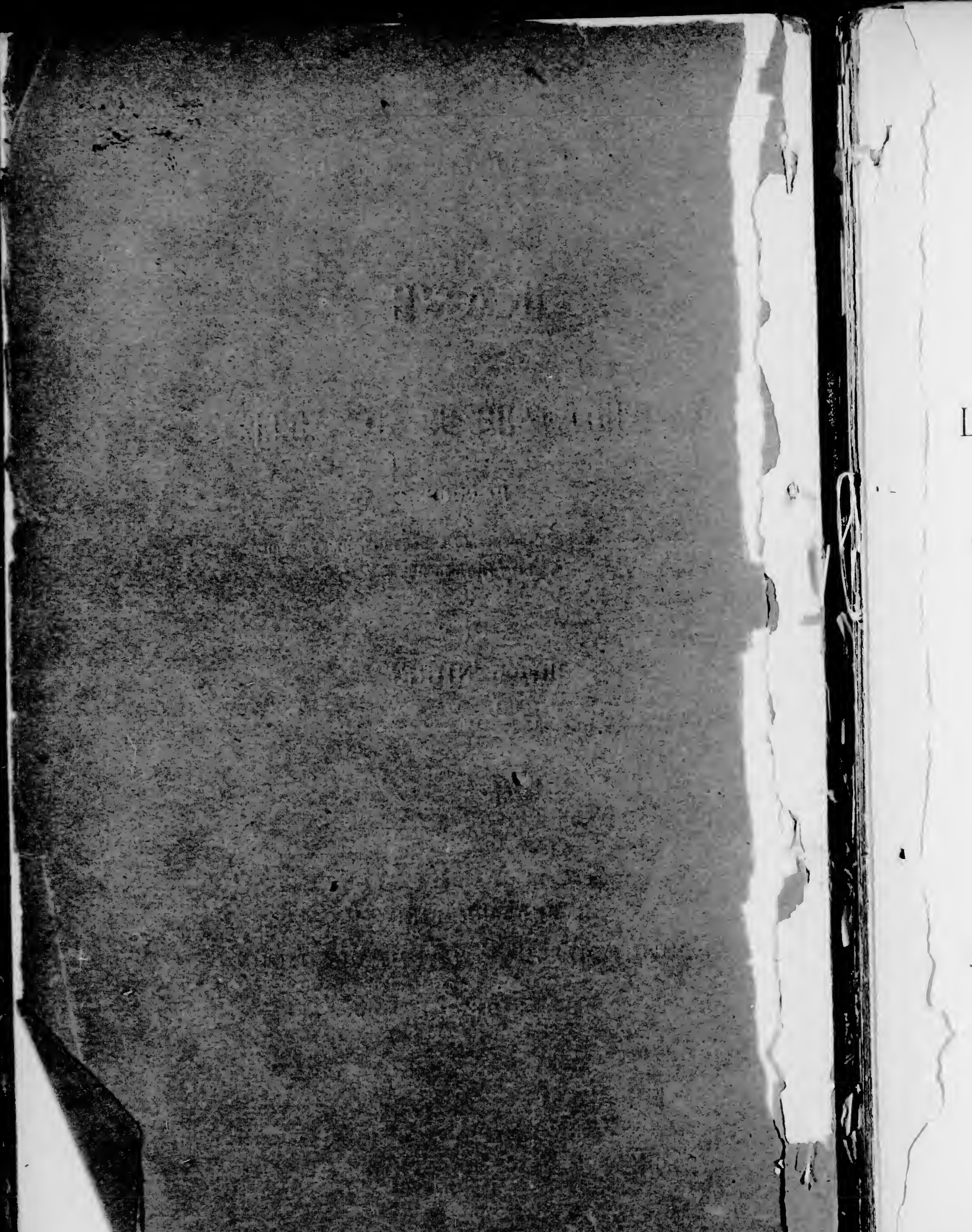
Agrégé de philosophie, docteur ès lettres, chargé du cours de philosophie à la Faculté des lettres de Montpellier

MONTPELLIER

J. MARTEL AINÉ, IMPRIMEUR DE LA FACULTÉ DES LETTRES

rue de la Blanquerie 3, près de la Préfecture.

1877



à M. André Theuriet
hommage très sympathique
D. Nolen

FACULTÉ DES LETTRES DE MONTPELLIER

KANT

ET

LA PHILOSOPHIE DU XIX[E] SIÈCLE

DISCOURS

PRONONCÉ LE 23 DÉCEMBRE 1876, A L'OUVERTURE DU COURS
DE PHILOSOPHIE

PAR

Désiré NOLEN
Agrégé de philosophie, docteur ès lettres, chargé du cours de philosophie
à la Faculté des lettres de Montpellier

MONTPELLIER
J. MARTEL AINÉ, IMPRIMEUR DE LA FACULTÉ DES LETTRES
rue de la Blanquerie 3, près de la Préfecture
1877

Messieurs,

Au moment où je m'assieds pour la première fois dans cette chaire, le souvenir du passé glorieux de l'Université de Montpellier, et le pressentiment des destinées brillantes que je crois réservées à son Université future, me font doublement sentir le prix de l'honneur qui m'est fait, les difficultés de la tâche que j'ai à remplir, et la médiocrité des moyens dont je dispose pour répondre dignement à l'un et à l'autre. Je sais en même temps à quels hommes distingués je succède dans la chaire de philosophie. Je n'ignore pas plus que

vous ne l'avez oublié vous-mêmes le culte en quelque sorte religieux du premier pour la vérité et son attachement filial à cette ville, d'où il ne se décida jamais, si j'en crois une tradition touchante, à s'éloigner un seul jour pendant sa vie, et où il continue d'être encore présent après sa mort par ses bienfaits. Je connais de réputation la passion ardente et la vive imagination, que le second porta si longtemps dans son enseignement, et dont les feux n'ont pu être éteints en lui que par les glaces de l'âge, surtout par une épreuve cruelle autant qu'imprévue. Enfin, il m'a été donné d'apprécier directement moi-même la science précoce, la dialectique pénétrante, la ferme et attachante parole du jeune maître, qui m'a précédé immédiatement.

A la place de tout cela, je ne suis sûr de vous apporter qu'un entier dévouement aux intérêts de la philosophie, un vif souci de la dignité de cette chaire et du renom de la docte Faculté qui m'accueille dans son sein. Puissent-ils mériter votre indulgence pour les faiblesses, où se trahiront, trop visiblement et trop souvent peut-être, mon inexpérience et mon insuffisance!

Pour alléger quelque peu ma tâche, j'ai cru devoir consacrer ces prémices de mon enseignement à une étude, dont l'intérêt parlera de lui-même à l'intelligente curiosité de vos esprits, sans

avoir besoin, pour ainsi dire, d'être relevé ou même soutenu par le talent du professeur Je me propose de vous décrire, sous un de ses aspects particuliers, la révolution philosophique qui, dans ces trente dernières années, s'est accomplie en Europe. Depuis dix ans, les effets en sont trop manifestes, pour qu'il soit permis de les contester ou seulement de les ignorer.

Comparez, en effet, Messieurs, l'état de la philosophie en 1830 et aujourd'hui.

Les hommes qui représentent actuellement parmi nous la jeunesse de la Restauration, ceux qui ont assisté à la Sorbonne aux éloquentes leçons par lesquelles le chef de l'école éclectique essayait de renouveler la philosophie française et de la faire à l'image de son génie brillant et oratoire, ceux-là se rappellent quelle confiance emportait alors les esprits à la découverte d'une philosophie définitive. On croyait avoir trouvé dans le bon sens le critérium assuré, le complément indispensable de la recherche philosophique. La réflexion et l'analyse n'avaient d'autre mission que celle d'interpréter, de traduire en un langage plus sévère les inspirations instinctives de la conscience générale. Combien ont conservé leur foi d'alors dans la vertu et l'infaillibilité de la méthode et de la doctrine éclectiques? Tandis que les uns bornent toute leur philosophie à douter de l'efficacité de la philosophie,

les autres s'en vont demander à l'Angleterre ou à l'Allemagne des solutions ou des inspirations nouvelles. Et, pendant que les murs de nos collèges retentissent encore des noms toujours vénérés des maîtres d'autrefois, nos écoliers sont tout étonnés de n'entendre guère au-dehors que les noms étrangers des maîtres d'aujourd'hui. Tel est, si je ne m'abuse, le fidèle tableau des vicissitudes de la pensée française.

La philosophie de nos voisins n'a pas une histoire moins riche en contrastes saisissants. Le mouvement philosophique des trente premières années du siècle semblait, en Angleterre, aboutir au triomphe définitif de la doctrine écossaise. L'esprit anglais croyait avoir renoncé pour jamais aux témérités métaphysiques de l'idéalisme d'un Berkeley ou du nihilisme d'un David Hume. Une philosophie prudente à l'excès, exclusivement appliquée à l'observation psychologique et aux problèmes de la morale pratique, faisait profession d'ignorer complètement tout ce qui dépasse cet horizon étroit. Elle prenait en pitié les égarements de la spéculation allemande, et n'avait qu'un sourire ironique pour les timides hardiesses du spiritualisme français. Que voyons-nous aujourd'hui ? Ce ne sont pas seulement des philosophes, comme M. George Lewes, qui se complaisent aux inventions et aux audaces de la spéculation la plus subtile. Les hypothèses de Berkeley lui-même ne font pas reculer l'esprit d'un savant, d'un Wallace par exemple. Et si le génie mesuré d'un Darwin hésite encore à tirer les conclusions métaphysiques de la doctrine de l'Évolution, les théoriciens de l'école de Spencer abordent sans hésiter les plus hauts problèmes de la cosmologie et de la psychologie, et tentent de mettre la philosophie de la nature, comme celle de l'homme, en harmonie avec les principes nouveaux des sciences physiques et naturelles.

Enfin, l'Allemagne, que remplissaient en 1830 les grands noms de Fichte, de Schelling, de Hégel, n'a plus aujourd'hui pour ces maîtres illustres que de l'éloignement ou de l'indifférence. Les représentants infatigables des vieilles doctrines luttent courageusement, mais sans succès, pour ressaisir la faveur ou du moins l'attention. Des noms nouveaux s'emparent de la curiosité et de la sympathie du public. On entend parler partout de positivisme, de réalisme, là où il n'était question naguère que d'idéalisme. Et la pensée allemande, si dédaigneuse avec Hégel, de la philosophie expérimentale et sensualiste des Anglais, s'alimente aujourd'hui des traductions multipliées d'un Mill, d'un Buckle, d'un Spencer.

Je ne puis songer, Messieurs, à suivre avec vous, dans le détail de ses causes et de ses effets,

dans l'infinie variété de ses directions, un mouvement d'idées aussi considérable que celui dont je viens de vous tracer brièvement le tableau. Une pareille tâche serait au-dessus de mes forces, et excèderait singulièrement les limites du temps dont nous disposons. Je veux seulement étudier l'une des faces, la plus curieuse et non pas toujours la plus remarquée, - de cette profonde transformation de la pensée contemporaine.

Je me propose de vous montrer qu'une grande doctrine, un grand nom ont survécu à toutes les fluctuations des esprits; qu'une philosophie, qui semblait devoir partager la fortune contraire de ses premiers partisans, revit plus florissante que jamais dans des partisans nouveaux; qu'elle a lentement conquis, en dehors du pays où elle avait pris naissance, une place considérable dans les préoccupations ou l'adhésion des penseurs étrangers. Mon dessein est de vous amener à reconnaître avec moi que la philosophie critique, je veux dire la philosophie de Kant, forme aujourd'hui comme le lien philosophique des peuples et des génies les plus différents. Et, de même que ç'a été au XVIIe siècle l'impérissable honneur de notre Descartes de fonder une philosophie européenne, il semble aujourd'hui qu'une gloire semblable soit réservée à Kant, au père de la philosophie critique.

C'est en quelque sorte l'histoire des vicissitudes et du triomphe progressif de cette philosophie depuis 1830, que j'entreprends d'étudier avec vous cette année. Ces vicissitudes correspondent aux modifications de la philosophie européenne pendant la même période; elles nous permettront d'en saisir le sens et d'en mesurer la portée. La doctrine de Kant constitue ~~en quelque sorte~~ l'unité du drame philosophique aux actes nombreux qui se joue simultanément en France, en Angleterre comme en Allemagne. Elle en éclaire le prologue, comme elle aide à en pressentir le dénouement. Dans la multiplicité confuse des directions contraires, où l'activité philosophique de notre siècle semble se disperser et se perdre, elle est comme le fil conducteur qui guide l'étude et le jugement de l'historien.

Il semblait, dans les années qui suivirent la mort de Hégel, survenue en 1830, que la philosophie de Kant dût partager la fortune des penseurs qui l'avaient continuée.

Fichte, Schelling et Hégel étaient bien, en effet, dans une certaine mesure, les héritiers de la pensée kantienne. Fichte empruntait surtout à Kant sa théorie sublime du devoir, et, sur l'unique fondement de la moralité, de la conscience, entreprenait de faire reposer notre certitude, notre science tout entière. Le génie artiste de Schelling

voyait de préférence dans la pensée humaine ce qu'il trouvait surtout dans la sienne propre, je veux dire les puissances de l'imagination créatrice. Il tirait des fines analyses de Kant sur l'idée du beau les germes d'une philosophie toute pénétrée de poésie, qui identifie l'art et la science, remplace la méthode par l'inspiration, et, concevant le développement de la nature et de la vie comme celui d'un beau poème, croit qu'il suffit d'être artiste soi-même pour entrer dans les secrets de l'activité éternelle. Enfin, Hégel, avec son esprit méthodique et en même temps plus compréhensif, affirmait que la justice et la beauté n'épuisent pas tous les attributs de la raison divine; que Dieu est avant tout vérité, c'est-à-dire logique infaillible et immuable. Il rappelait que, si Kant a écrit la critique de la Raison pratique et celle du Jugement, il a débuté par composer la critique de la Raison pure; et que la raison est pour lui un principe logique, avant d'être un principe esthétique et moral.

Analyser les ~~secrets des~~ opérations mystérieuses qui s'accomplissent dans l'intelligence du savant, dans l'imagination de l'artiste, dans la conscience de l'homme vertueux; donner à l'âme humaine la notion réfléchie de cette activité qu'elle déploie sans réflexion, tant elle lui est naturelle : telle est l'une des tâches que le génie de Kant s'est propo-

sées, et l'œuvre exclusive à laquelle se sont voués ses premiers interprètes. Quelles que soient les conceptions plus ou moins hasardeuses que leur métaphysique transcendante a cru devoir y mêler, cette partie de l'œuvre du maître reçoit chez ces disciples de la première heure un éloquent, un précieux commentaire, qui ne cessera d'être étudié que le jour où la philosophie critique aura elle-même cessé de l'être.

Mais Kant ne s'est pas borné à mettre en lumière le rôle de l'esprit, la spontanéité de ses facultés natives, ou, comme ses disciples après lui se plaisent à s'exprimer, l'autonomie de la raison. Il ne s'est pas attaché avec un soin moins jaloux à déterminer la part de l'expérience et des sens. La liberté que le moi déploie ne lui a jamais fait oublier la dépendance où il est de la nature. Jamais il ne lui serait venu à la pensée que la science puisse se construire sans le secours de l'observation. Kant avait consacré les vingt premières années de sa vie intellectuelle à l'étude ou à l'enseignement des sciences mathématiques et physiques. Comment aurait-il renoncé tout d'un coup à ce culte des méthodes scientifiques, qui lui avait inspiré tant d'œuvres intéressantes (bien qu'elles soient peu connues), avant la composition de ses trois grandes critiques! Il était trop bon disciple de Newton, pour croire que les divina-

tions du génie puissent tenir lieu des enseignements de l'expérience. Son œuvre, au fond, était de faire leur part légitime à la science et à la spéculation, à l'expérience et à la philosophie, à la nature et à l'esprit, ou, pour parler son langage, au sujet et à l'objet, à l'idéal et au réel; de construire enfin une théorie de la connaissance où les exigences les plus impérieuses du physicien et du naturaliste, aussi bien que les droits imprescriptibles de la conscience et de l'imagination poétique seraient reconnus et réconciliés.

Mais ses premiers interprètes ne s'attachèrent qu'à la moitié de son œuvre. Préoccupés de mettre en lumière, de développer les profondes vérités contenues dans l'idéalisme de Kant, ils oublièrent tout ce que son enseignement contenait de principes réalistes. C'est ainsi qu'on vit se développer timidement d'abord dans Fichte, puis avec toute la témérité d'une imagination sans frein dans Schelling, ou les prétentions pédantesques à l'infaillibilité d'une logique systématique chez Hégel, une philosophie de la nature, qui voulait s'affranchir des dures conditions de la méthode expérimentale, et pénétrer les ~~secrets~~ obscurités de la nature ou surprendre les conseils de la sagesse suprême, par la seule vertu d'une sorte d'intuition mystique, et au nom de l'identité affirmée de l'esprit divin et de la raison humaine. L'étude patiente des conditions

mécaniques des phénomènes fut jugée superflue, ou indigne de la liberté de l'esprit. Au lieu de se faire l'interprète docile de la nature, et de lui obéir plus patiemment, afin de la dominer plus sûrement, suivant le beau mot de Bacon, on s'arrogea le droit de lui dicter des lois; et le mépris des faits parut essentiel à la dignité des principes.

Et à quel moment, Messieurs, s'étalaient ces audacieuses théories, qui rivalisent par instants avec les hypothèses chimériques de la cosmogonie du *Timée ?* L'impuissance bien constatée de la science servait-elle d'encouragement ou du moins d'excuse à cette intempérance divinatrice des métaphysiciens? Alors que Socrate se croyait autorisé, par les contradictions et la stérilité des théories scientifiques de son temps, à refuser à l'homme la connaissance des lois de la nature, et s'élevait contre l'impiété des physiciens, qui, comme de nouveaux Prométhées, tentent de dérober aux dieux leurs secrets, on comprend qu'un Platon ait demandé aux inspirations d'une sorte de révélation intérieure les explications qu'on n'osait plus attendre de l'observation et de l'expérience.

La pensée humaine en était-elle là, lorsque Schelling et Hégel prétendaient substituer les dogmes infaillibles de leur philosophie de la nature aux investigations patientes, aux laborieuses démonstrations de la science?

C'est en plein XIXe siècle que se produisaient ces orgueilleuses théories, dans le siècle qui voyait les grands travaux de Lamarck, de Cuvier, de Geoffroy-Saint-Hilaire, ceux d'Œrsted et d'Ampère renouveler et agrandir nos conceptions de la matière et de l'organisme, et ajouter aux richesses déjà si considérables que l'âge précédent avait entassées. C'est au moment où la découverte de l'analyse spectrale allait reculer dans l'infini les limites de l'investigation physique, et démontrer la parenté non-seulement des planètes, mais de toutes ces étoiles qui semblent comme autant de planètes d'ordre supérieur graviter autour d'un centre mystérieux du monde; c'est à ce moment, dis-je, que la voie lactée était traitée dédaigneusement par Hégel comme un phénomène aussi peu important qu'une sorte d'érosion sur la peau d'une main malade. L'audacieux philosophe osait bien, au nom de ses principes *à priori*, contredire la physique d'un Newton, alors que les découvertes d'Herschell et de Leverrier ne devaient pas tarder à en fournir l'éclatante justification. Enfin, c'est après que l'application, faite par La Place, de la physique newtonienne à l'explication des origines de notre système solaire avait banni la téléologie de la physique astronomique; à la veille en quelque sorte du jour où la doctrine de la conservation de l'énergie et de

l'équivalence mécanique des forces menaçait de l'exclure de la physique entière, et trente ans seulement environ avant que la théorie mécanique de l'évolution se préparât à lui disputer son dernier retranchement, le monde des organismes, c'est alors que Schelling et Hégel tentaient de ramener à des explications purement téléologiques le développement de la nature et de la vie, et de démêler les secrets de la logique ou de l'art divins, sans se donner la peine d'en étudier les procédés mécaniques.

Est-il étonnant, Messieurs, que le génie du XIXe siècle aspirât impatiemment à respirer le grand air de la réalité expérimentale, et ait rompu violemment le cercle étroit de ces abstractions où il étouffait? Les succès multipliés de la science, non moins que les divisions intestines des philosophes idéalistes, n'eurent pas de peine à détourner les esprits de la spéculation métaphysique, et à concentrer tout leur intérêt, toute leur activité sur les recherches de la science. La seule philosophie, qui pût répondre désormais aux besoins d'une génération avide de science, devait être celle qui, laissant de côté toute métaphysique, se bornerait à recueillir les enseignements de l'expérience et à les coordonner dans une vaste synthèse; qui se réduirait humblement au rôle d'auxiliaire de la science, comme la philosophie du moyen âge s'était

faite la servante de la théologie (*ancilla theologiæ*); qui, sans prétendre dépasser l'horizon de l'expérience, soit qu'elle se résignât à ignorer la réalité cachée derrière les phénomènes, ou qu'elle identifiât la réalité avec les impressions des sens, en d'autres termes, soit qu'elle s'en tînt au demi-scepticisme des positivistes, soit qu'elle s'aventurât jusqu'au dogmatisme des matérialistes, ferait profession de se désintéresser de ce qui n'intéresse pas le savant, d'ignorer les problèmes dont il n'a que faire de s'occuper, de n'admettre enfin d'autre méthode et d'autre certitude que celles du calcul et de l'expérience. Elle devait considérer comme une vaine recherche, et comme une perte de temps et de forces, toute enquête sur les principes et les méthodes de la science. Et l'on plaignait les esprits assez naïfs pour se fatiguer à la suite des métaphysiciens dans les laborieuses analyses d'une théorie de la connaissance; à la suite d'un Kant, dans les subtilités inextricables de la déduction transcendantale. La raison, se persuadait-on, perd à démontrer sa puissance de connaître un temps qu'elle ferait bien mieux d'employer à l'exercer. A ceux qui la nient, elle n'a qu'à répondre comme autrefois ce sage au sophiste qui lui demandait de prouver le mouvement : il se mit à marcher.

Tel est le langage que tenaient les adversaires de la métaphysique; et il faut avouer que les exagérations du dogmatisme idéaliste le justifiaient dans une certaine mesure. On pourrait presque dire que tout le mouvement philosophique de cette époque n'a été qu'une revendication progressive, sous des formes diverses, des droits du mécanisme, qui sont indissolublement liés à la cause des sciences expérimentales.

Au culte exclusif de l'abstraction et de la raison impersonnelle, Feuerbach, qui en avait connu la froide ivresse, mais s'en était bien vite fatigué et dégoûté, répondit par la glorification contraire des sens et de l'individu. Sans doute Feuerbach se montre hégélien par sa préoccupation exclusive de l'homme, et par la place subordonnée qu'occupe chez lui l'étude de la nature. Il l'est aussi par le ton d'exaltation mystique avec lequel il plaide la cause de l'égoïsme et des sens, les deux choses les moins mystiques qu'il y ait au monde. L'infaillibilité qu'il revendique pour la sensation individuelle rappelle l'infaillibilité de l'Idée absolue, que proclame la dialectique hégélienne. Malgré ces dispositions, qu'il doit évidemment à son éducation première, Feuerbach peut être considéré comme le premier apôtre du matérialisme en Allemagne. Sans cesse il affirme que l'homme corporel est l'homme tout entier; qu'en dehors du monde physique il serait vain de chercher une réalité quelconque. « Vérité, réalité, sensibilité sont choses

identiques. » — « La philosophie nouvelle, dit-il encore, fait de l'homme, en y comprenant la nature comme la base de l'existence humaine, l'unique, l'universel, le plus haut objet de la philosophie; de l'anthropologie, par conséquent, la science universelle. » C'est ainsi que la vie, la réalité sensible reprennent, par une réaction excessive, leurs droits méconnus par la théosophie abstraite, par la logique mystique des Hégéliens.

Dans le même temps que Feuerbach déclarait ainsi la guerre aux abstractions morales et théologiques, un penseur français attaquait la métaphysique au nom des méthodes et des découvertes de la science contemporaine. Auguste Comte, Messieurs, l'un de vos plus illustres compatriotes, à travers une carrière tourmentée tour-à-tour par la misère, par la maladie, enfin par cette perpétuelle inquiétude qui semble le lot et comme la rançon du génie, entreprit de constituer la philosophie positive, qui devait répondre aux besoins réalistes du temps. Selon lui, la science humaine est bornée à la connaissance des faits, et des lois qui en régissent les relations dans l'espace ou la durée, c'est-à-dire à de purs rapports de succession ou de coexistence. Comte ne prétend pas, comme Feuerbach, que nous avons le dernier mot des choses dans les phénomènes et leurs lois. Il ne veut pas opposer le dogmatisme des matéria-

listes au dogmatisme des idéalistes. Tout au contraire, il déclare expressément que nous ne pouvons atteindre jusqu'aux dernières racines de la réalité et de la vérité, et que nous sommes réduits à une connaissance toute relative.

En somme, les deux doctrines que je viens de caractériser brièvement, et dont l'action, là plus éclatante, ici plus obscure, se fit sentir aux esprits à peu près durant la même période, ne sont, sous des formes différentes, qu'une même protestation, énergique à coup sûr jusqu'à l'excès, contre la métaphysique abstraite et chimérique qui, pendant plus de trente années, avait fait retentir l'Allemagne de ses prétendus oracles, et dont l'écho plus ou moins confus avait moins séduit qu'étonné les pays voisins.

En Angleterre, à la même époque, l'école sensualiste, qui avait changé de nom avec Hartley et qui s'appelait désormais l'école associationiste, continue, avec les deux Mill, James Mill et Stuart Mill, de défendre le point de vue de Locke; et semble ignorer que Kant l'a depuis longtemps dépassé, tout en lui faisant une part dans son système. Par la réduction de toute connaissance aux données des sens et aux associations, indépendantes de la volonté, qui se produisent entre elles, cette école méconnaît l'activité propre, la liberté de l'esprit dans l'ordre théorique, et est conduite

nécessairement à la rejeter aussi dans l'ordre pratique. Comme les deux écoles qui précèdent, elle nie qu'il y ait quelque chose au-delà des faits; et son réalisme donne la main, d'une part au matérialisme de Feuerbach, de l'autre au positivisme de Comte.

Vous le voyez, Messieurs, de tous côtés on déifie en quelque sorte l'expérience. Mais on ne se demande plus, comme le faisait Kant, ce que valent les principes sur lesquels elle s'appuie. On nie, ou l'on déclare inaccessible et indifférente toute autre réalité que la réalité sensible : mais on méconnaît que la réalité sensible ne répond ni aux exigences de la conscience, ni aux besoins du cœur humain.

Contre cette tendance générale au réalisme, qui est bien provoquée et encouragée par le spectacle des excès où s'était égarée la spéculation trop exclusivement idéaliste des premiers disciples de Kant; contre le discrédit momentané qui en rejaillit sur ce dernier, nous ne voyons se produire dans les différents pays que d'impuissantes tentatives de résistance. Et, tout comme l'insuccès de l'idéalisme de la première période est dû en grande partie à ce que la pensée de Kant ne s'y montre que mutilée et rétrécie; de même, c'est parce qu'ils ignorent ou dénaturent la pensée critique, que les philosophes dont nous avons à parler échouent

dans leur lutte contre le matérialisme et le positivisme.

Les écoles réalistes s'appuyaient sur la science, et trouvaient du côté des savants un accueil favorable. Les éclectiques français de la même époque nous étonnent, au contraire, par leur éloignement pour les sciences de la nature. A part la grande querelle de Jouffroy et de Broussais, l'école éclectique n'est pas moins ignorée des savants qu'elle ne paraît les ignorer elle-même. La philosophie ne prétend plus faire la leçon aux savants comme du temps de Schelling et de Hégel; mais elle demande à vivre tranquillement à l'écart de la science, comme si elle pouvait se passer d'elle et se renouveler autrement que par son contact. Mieux valait encore, pour la dignité et la vitalité de la spéculation philosophique, la prétention de dominer la science que celle de s'en détacher. Si l'éclectisme ne savait pas faire au réalisme sa part, pour le combattre ensuite plus sûrement, se montrait-il mieux disposé à emprunter des armes à l'idéalisme discret de Kant? Non, Messieurs, on faisait un crime à Kant de la nouveauté paradoxale de ses écrits, et des témérités de ses premiers interprètes. Comme si le paradoxe d'aujourd'hui ne pouvait pas devenir la vérité de demain; comme si les erreurs des successeurs de Kant ne venaient pas justement

de ce qu'ils avaient mal traduit sa pensée. L'école éclectique écartait Kant et préférait s'en tenir à Descartes, aller même parfois jusqu'à Leibniz, oubliant que le principe solide de ces deux philosophes, la conciliation de l'esprit et de la matière, de l'idéalisme et du mécanisme, se retrouve, mais renouvelé et agrandi, dans la doctrine de Kant.

En Angleterre, au contraire, deux esprits, diversement remarquables, s'inspiraient des principes du kantisme pour réfuter le positivisme anglais. L'histoire des sciences inductives de Whewell, la polémique qu'il engagea avec Herschell d'abord, Stuart Mill ensuite, relativement à l'innéité des principes mathématiques, en même temps que les essais sur la métaphysique et la logique et les autres écrits de William Hamilton défendaient énergiquement les droits et les vérités essentielles de la philosophie *à priori* contre l'empirisme exclusif de l'école associationiste, tout en répudiant énergiquement les excès de Schelling et de Hégel. Nous essaierons de mesurer exactement ce qu'il y a de l'idéalisme kantien dans les théories d'Hamilton; et peut-être trouverons-nous que ce qui lui manque, comme aussi à Whewell, ce qui explique l'insuccès relatif de sa tentative, c'est qu'il n'emprunte pas assez à Kant, et qu'il lui doit plutôt une théorie de la

connaissance qu'une théorie de la liberté, une doctrine logique qu'une philosophie morale.

En Allemagne, les représentants des vieilles écoles essaient de rajeunir leur idéalisme, en laissant de côté les théories compromettantes de la philosophie de la nature, et en prêtant une oreille plus attentive aux enseignements de l'histoire et de l'expérience. Le souvenir des témérités métaphysiques des théoriciens de l'absolu est encore trop vivant, pour que leurs efforts rencontrent la faveur ou seulement l'équité du public. Les esprits qui déploient encore par profession ou par goût une certaine activité philosophique, la tournent plus volontiers vers les recherches de l'histoire que vers les nouveautés de la spéculation.

L'attention du grand public est toute entière aux sciences de la nature. Les progrès de la chimie organique, de la théorie mécanique des forces naturelles; ceux de la physiologie et de l'anatomie comparées; les merveilleuses découvertes que le microscope et l'analyse spectrale multiplient dans le monde de l'infiniment petit comme dans celui de l'infiniment grand; le développement d'une science nouvelle, la psychologie physiologique; les conquêtes inespérées de la linguistique et de la philologie passionnent et concentrent sur les seules recherches de la science la curiosité, la sympathie et les efforts des intelligences. Les savants n'ont

pas le temps de songer à la philosophie; ou s'ils s'en occupent, c'est pour adopter celle dont les méthodes se rapprochent le plus des leurs, celle qui demande le moins d'efforts à leur esprit pour être comprise, et par conséquent les détourne le moins des travaux spéciaux de leur profession.

C'est pour cela que le positivisme et le matérialisme recrutent sans cesse de nouveaux adhérents. Aux esprits ardents, le livre de Moleschott et de Büchner, aux esprits mesurés ceux de M. Littré viennent apporter l'aliment philosophique qu'ils désirent.

En réplique à un manifeste imprudent du physiologiste Wagner, à la réunion des naturalistes de Göttingen 1855, l'école matérialiste affirma audacieusement ses principes dans une série de brochures, d'articles destinés à la popularité. Au manifeste passionné de Vogt : « La foi du charbonnier et la science », aux lettres physiologiques de Moleschott (1852) succède le livre de Büchner (1855) : « Force et matière », qui devient comme la bible du matérialisme, et dont les éditions multipliées, les nombreuses traductions attestent hautement le succès.

Le génie dogmatique de l'Allemagne, que l'expérience des excès et de la stérilité du dogmatisme idéaliste ne pouvaient empêcher de se jeter dans un dogmatisme contraire, celui du matérialisme,

accueille les oracles nouveaux avec la même confiance qu'il avait témoignée aux anciens. La matière est, pour les disciples de Büchner, le principe suprême et dernier de la réalité; et les lois du mécanisme matériel suffisent à l'explication universelle. La vie, la pensée ne sont plus que des formes du mouvement, lequel se transforme incessamment, mais se retrouve le même dans sa quantité sous la mobilité de ses modifications. Et l'on ne se fait aucun scrupule de répéter le mot de Broussais : « La pensée est une sécrétion du cerveau. »

En France, les positivistes sont protégés contre de tels excès par la mesure du génie français; mais ils professent pour les problèmes, étrangers à la science et à ses méthodes, une indifférence qui fait violence aux besoins de l'intelligence et du cœur. S'ils abandonnent les théories compromettantes d'Auguste Comte sur la religion et la politique, ils ne donnent satisfaction, comme le matérialisme, qu'aux exigences spéciales, aux besoins restreints de l'esprit scientifique : comme si le savant était l'homme tout entier, comme si, en dehors des certitudes fondées sur le calcul et l'expérience, il n'y en avait pas d'autres, ainsi que le dit Pascal, qui s'appuient sur le cœur et sur la conscience.

En un mot, ni Büchner, ni M. Littré, ne se

préoccupent plus que Feuerbach ou que Comte de déterminer quelle est la part de l'esprit, et quels sont ses titres dans la découverte de la vérité scientifique. Les matérialistes parlent de la matière sans la définir. Les positivistes ne voient pas que les idées de phénomènes et de lois, comme celles de matière et de force, sont des notions complexes et nullement primitives; et que la logique exige impérieusement que les assises de toute construction systématique soient sévèrement vérifiées et résistent au contrôle de l'analyse et du doute philosophique.

C'est ce que les esprits sérieux ne tardèrent pas à entendre, une fois que les diverses écoles réalistes eurent fait triompher définitivement la cause qu'il s'agissait avant tout de défendre, celle de la méthode expérimentale, celle du mécanisme physique. Maintenant que le droit de la science était hautement reconnu, et le champ de l'investigation scientifique débarrassé complètement des hypothèses et des subtilités de l'imagination métaphysique, on se demandait si les doctrines nouvelles donnaient bien à l'esprit tout ce qu'elles lui promettaient, et si la pensée moderne n'était pas exposée à payer les conquêtes de la philosophie réaliste par la perte des biens non moins précieux que l'ancien idéalisme lui assurait.

Un esprit distingué traduisit, en France, cette disposition des intelligences. C'est pour moi, Messieurs, une bonne fortune de rencontrer encore une fois sur ma route un philosophe de Montpellier. Votre ville a eu le rare privilège de se faire ainsi, à deux reprises, l'interprète du génie critique, une première fois avec Auguste Comte contre les exagérations du dogmatisme idéaliste, une seconde fois avec M. Charles Renouvier contre les entraînements du dogmatisme matérialiste, comme si, entre toutes les villes de France, par une secrète disposition de son génie naturel, Montpellier avait su mieux qu'aucune autre ville associer le goût de la science au culte de la spéculation philosophique. Ne pourrait-on pas dire d'ailleurs que ç'a été là le trait distinctif de votre grande école de médecine? M. Renouvier avait débuté par l'étude des sciences mathématiques et par celle du cartésianisme. A cette double école, il avait appris bien vite à démêler la vérité qui explique les succès du matérialisme et du positivisme, et l'erreur où se révèle leur insuffisance. Tous deux ne lui paraissaient que comme d'inévitables revendications des droits méconnus de la science; et il avait vu sans peine que ni l'un ni l'autre ne savent trouver dans l'esprit le principe suprême d'où la science dérive. Ils excellent à faire ressortir, l'un, les bornes de la connaissance humaine; l'autre, la dépendance où le mécanisme

universel place l'homme vis-à-vis de la nature. Mais ils ne justifient que la première moitié du mot de Pascal : « Si l'homme s'élève, je le rabaisse ; s'il s'abaisse, je le relève. » Ce fut la protestation de l'esprit affirmant son autonomie dans la connaissance comme dans l'action, que le criticisme de M. Renouvier a l'honneur d'avoir fait entendre. Son intelligence de savant et sa conscience de moraliste demandèrent, sans hésiter, aux enseignements de Kant, la double satisfaction qu'elles réclamaient ; et pour la première fois peut-être en France, la philosophie critique trouva un interprète désireux et capable de l'entendre tout entière.

Je ne fais ici que commenter en quelque sorte les ~~éloquents et~~ profonds jugements qu'un des maîtres de la philosophie universitaire, M. Ravaisson, formulait, en 1863, dans son éloquent rapport sur l'état de la philosophie en France.

En même temps que la philosophie de Kant inspirait les critiques dirigées par la petite, mais vaillante école de M. Renouvier contre le réalisme intempérant des positivistes et des matérialistes, elle n'était pas non plus étrangère aux tentatives également remarquables que, sous des drapeaux différents, MM. Vacherot, Renan et Paul Janet poursuivaient contre l'ennemi commun. Mais peut-être ~~trouverait-on que~~ ce qui fait défaut à ces réfutations et en a rendu le succès incertain, c'est

que l'esprit de Kant ne revit en elles que d'une manière incomplète. Quoi qu'il en soit, ce sont surtout les principes de Kant qui sont opposés victorieusement aux principes réalistes, dans les livres de ces nouveaux interprètes, plus ou moins fidèles, plus ou moins conscients de la philosophie critique.

Les positivistes et les matérialistes eux-mêmes commencent d'ailleurs à sentir et à reconnaître l'insuffisance de leurs propres principes. Stuart Mill est conduit, par l'analyse de la connaissance et en discutant les théories logiques d'Hamilton, à formuler des propositions que le positivisme de son école désavoue expressément et qui sont bien peu éloignées de l'idéalisme kantien. Il soutient que l'idée de la matière n'est que l'idée d'une possibilité de sensations, ou encore que l'idée d'espace n'est au fond qu'une idée de temps. Et Bain n'hésite pas à se joindre à lui, pour combattre sur ce point le réalisme intraitable de Spencer.

A ces aveux, que les progrès de la réflexion arrachent aux plus illustres positivistes, font écho en Allemagne les protestations que le matérialisme insolent de Büchner provoque dans les rangs des matérialistes eux-mêmes. Je ne connais rien de plus instructif, au point de vue de la question qui nous occupe, que le ~~spectacle des~~ deux hommes éminents par le talent et l'érudition, je

veux parler de Czolbe et d'Ueberweg, que la réaction générale de leur temps contre l'abus des abstractions avait éloignés de l'idéalisme, jusqu'à les jeter dans les bras du matérialisme le plus décidé; mais que l'analyse des lois de la connaissance ramena graduellement à une sorte d'idéalisme critique, en leur montrant l'impossibilité d'expliquer la pensée par le mouvement.

Enfin, je ne vous aurais tracé qu'un tableau incomplet de la réaction profonde qui, de 1855 à 1865, suivit les exagérations des écoles réalistes, et qui rappelle en sens contraire celle dont les excès de l'idéalisme avait été précédemment la cause, si j'oubliais de décrire l'attitude nouvelle des savants eux-mêmes. Ainsi, chez nous, Claude Bernard, dans sa belle Introduction à l'étude de la médecine expérimentale; Berthelot, dans une lettre célèbre à M. Renan; en Angleterre, le physicien Tyndall et le naturaliste Wallace; en Allemagne, le physiologiste Helmholtz et l'astronome Zœllner répudient, avec une éclatante unanimité, les prétentions dogmatiques du matérialisme contemporain, et ne se résignent pas non plus aux réserves sceptiques du positivisme. La pensée qui domine l'intelligence de tous ces hommes engagés dans les méthodes de la science, c'est que l'esprit a d'autres exigences que celles auxquelles la science physique donne satisfaction; c'est que la

matière ne rend pas compte de la pensée et ne peut rendre compte d'elle-même.

Et cependant la science venait par des conquêtes inespérées d'affirmer avec éclat l'autorité de ses méthodes. Les travaux de l'école de Darwin semblaient bien prouver que tout peut s'expliquer mécaniquement, c'est-à-dire par la seule vertu des forces naturelles et sans faire intervenir l'action d'une pensée directrice; et que l'évolution des espèces vivantes aussi bien que la transformation progressive des forces physiques est due à l'action exclusive d'un mécanisme universel. Le grand mot de Descartes paraissait définitivement justifié : « La nature est un vaste mécanisme; la science, une mathématique universelle. »

Mais c'est à ce moment même que les savants dont nous avons cité les noms, reprenant en quelque sorte une autre pensée cartésienne, affirment que la pensée et l'étendue sont absolument irréductibles l'une à l'autre; et que la vie et l'intelligence échappent aux explications des physiciens. C'est ainsi que les savants revenaient à la doctrine de Kant, qui ne fait d'ailleurs qu'approfondir et étendre celle de notre Descartes, à savoir que, si la science expérimentale, la science de la nature n'est possible qu'à condition qu'on soumette les phénomènes aux lois de la nécessité mécanique, l'esprit, dans sa liberté, est supérieur à ces lois,

puisqu'il en tire les premiers principes de son propre fonds; et qu'aussi les fins de l'esprit sont autres et plus élevées que celles de la nature. Et c'est là, Messieurs, l'enseignement commun de toutes les philosophies vraiment dignes de ce nom; et Kant, à nos yeux, n'a sur Descartes ou Leibniz que le privilége d'être venu après eux, et d'avoir pu faire servir à son œuvre le capital de vérités que lui avaient légué ces grands penseurs.

A la date où nous sommes arrivés, et après que l'idéalisme et le réalisme, ou, si vous aimez mieux, la métaphysique et la science, ont tour-à-tour rempli les deux premiers tiers du siècle de leurs impuissantes prétentions et de leurs luttes passionnées, et ont donné raison à ces beaux vers de Schiller :

« Philosophes et savants, que la discorde règne entre vous. Le temps de votre accord n'est pas encore venu. C'est en divisant vos efforts dans la recherche, que vous finirez par trouver la vérité. »

Il semble bien que la période finale doive être à la réconciliation de ces deux sœurs ennemies, et qu'un traité de paix soit à la veille de se conclure entre elles, sur la base des principes formulés par la philosophie critique.

L'homme qui me paraît avoir eu le sentiment le plus profond que le moment du rapprochement

était arrivé, est le philosophe allemand Lange, dans sa remarquable *Histoire du matérialisme*, dont la première édition est de 1866, et la seconde de 1874. Il fait avec Kant leur part respective à la métaphysique et à la science, à l'esprit et à la matière, à la poésie et à la réalité, au sentiment et à la démonstration. Bien loin de voir un péril pour son idéalisme dans les progrès des recherches physiques, il en met à profit, il en célèbre hardiment les plus récentes découvertes, les résultats les plus alarmants pour un spiritualisme timide; et il montre éloquemment que les conquêtes de la science ne sont, après tout, que l'instrument nécessaire pour la réalisation des fins supérieures de l'esprit.

Deux ans plus tard, un philosophe français cherchait à prouver, dans un ingénieux rapport sur l'état de la philosophie en France, que le mouvement de la philosophie et de la science françaises au XIX[e] siècle n'est qu'une sourde évolution vers l'avénement d'un spiritualisme plus profond et plus large. L'idéalisme de Berkeley, que M. Ravaisson paraît bien désigner par ces mots, ne se montre t-il pas souvent chez lui sous les traits de l'idéalisme de Kant?

Depuis dix ans, il semble que la critique de Kant soit devenue l'étude constante et commune des intelligences philosophiques.

L'un des maîtres de la science allemande, le physiologiste Wundt, ne vient-il pas de proclamer solennellement à deux reprises, à Zurich et à Leipzig, que « Kant est incontestablement parmi les philosophes modernes celui qui a exercé sur les sciences particulières, et surtout sur la science de la nature, l'influence la plus profonde et la plus durable » ? Dubois-Reymond, Max-Muller, Helmholtz se plaisent à multiplier des déclarations semblables.

Aussi de tous côtés on reprend en Allemagne l'étude de la philosophie critique. Une légion de savants et patients interprètes s'applique à mettre en lumière le véritable sens des doctrines critiques, à les expliquer, à les justifier par les récentes découvertes des sciences. Les uns analysent les principes de son mécanisme, et les concilient facilement avec les théories récentes de la physique moderne. Les autres établissent que sa téléologie ne contrarie en rien les conceptions essentielles de la doctrine de l'évolution, et que Haeckel a tort de ranger Kant parmi les adversaires du Darwinisme. On essaie de prouver que sa psychologie devance sur bien des points, ne contredit sur aucun d'une manière irremédiable les enseignements nouveaux de la psychologie physiologique. L'histoire du développement historique de son esprit et de sa doctrine n'est pas l'objet de travaux moins

intéressants. On cherche à déterminer exactement la part qui revient aux philosophies antérieures ou contemporaines dans la formation de sa propre doctrine. On démêle curieusement l'influence que son éducation piétiste, que son admiration pour notre Rousseau, que l'étude des sciences, que la lecture de Newton exercèrent sur la direction de ses pensées.

En Angleterre, un physiologiste et un psychologue éminent, Georges Lewes, aussi bien dans son histoire de la philosophie que dans un récent ouvrage : *Les problèmes de la vie et de l'esprit*, accorde une attention particulière, et attache un prix exceptionnel aux théories de Kant sur la connaissance. Et Spencer lui-même, qui entreprend de réfuter par la doctrine empirique de l'évolution les idées *à priori* de Kant, se rapproche singulièrement du philosophe qu'il croit combattre par sa théorie de l'inconnaissable ; et distingue comme lui le monde des phénomènes et celui des noumènes.

Cet intérêt passionné pour la philosophie critique s'est communiqué à la plupart des penseurs français.

En même temps que la petite école de M. Renouvier continue son obscure mais efficace propagande, la philosophie de Kant se répand graduellement et tend à prédominer dans l'enseignement public.

Elle ne s'y voit plus mesurée ironiquement aux décisions instinctives du bon sens populaire, ou chargée injustement des erreurs de ses premiers interprètes. Elle obtient la même impartialité respectueuse et sympathique, qu'on accorde aux conceptions vénérées de la sagesse antique ; et Kant est traité comme un classique, à l'égal d'un Aristote ou d'un Platon. L'étude directe, approfondie du texte de Kant a fait, pendant plusieurs années, l'objet de l'enseignement philosophique à la Sorbonne, sans que les difficultés de l'interprétation, l'étrangeté et la subtilité des doctrines aient paru rien enlever au zèle et à l'équité du commentateur, à l'attention bienveillante de l'auditoire. En même temps, à l'École Normale, un philosophe distingué illuminait de toute la clarté de notre génie et de notre langue les obscurités trop fréquentes de l'œuvre de Kant; et montrait que la philosophie française n'est pas condamnée, comme l'étranger le croit aisément, et comme notre paresse ou notre indifférence lui en fournissent trop souvent le prétexte, à se jouer à la surface des problèmes et à payer la lucidité par la banalité.

Vous le voyez, Messieurs, en faisant comme graviter autour de l'interprétation de Kant la révolution philosophique de ces trente dernières années, je cherche seulement à déterminer la direction générale, plus ou moins dissimulée par

le détail compliqué des mouvements ~~apparents~~, qu'a suivie l'activité philosophique de la pensée contemporaine.

Et ne croyez pas que ce retour à la doctrine critique soit un mouvement rétrograde. Ce n'est pas simplement une œuvre de reconstruction historique qui s'élabore par le travail multiple de tant d'esprits divers : le progrès ne serait alors qu'apparent. De même que les conceptions idéalistes de Kant revivent approfondies, agrandies, singulièrement enrichies dans l'œuvre de ses premiers interprètes; ainsi, chez ses interprètes modernes, les principes de son mécanisme ont reçu des confirmations ou des corrections inattendues. Ils ont profité des progrès réalisés par les sciences positives, bénéficié des théories de Mayer ou de Grove, comme de celles de Darwin ou d'Haeckel; des analyses de la physiologie psychologique comme des travaux de l'anthropologie. Ainsi toutes les sciences viennent comme autant d'affluents inespérés grossir le courant de la philosophie critique : et les efforts des esprits les plus différents conspirent aujourd'hui à en vulgariser, à en faciliter l'étude.

Cette fortune unique d'être invoqué par les intelligences les plus diverses, même les plus opposées, Kant la doit, je ne crains pas de le dire, au risque d'émettre un paradoxe, à ce qu'il est

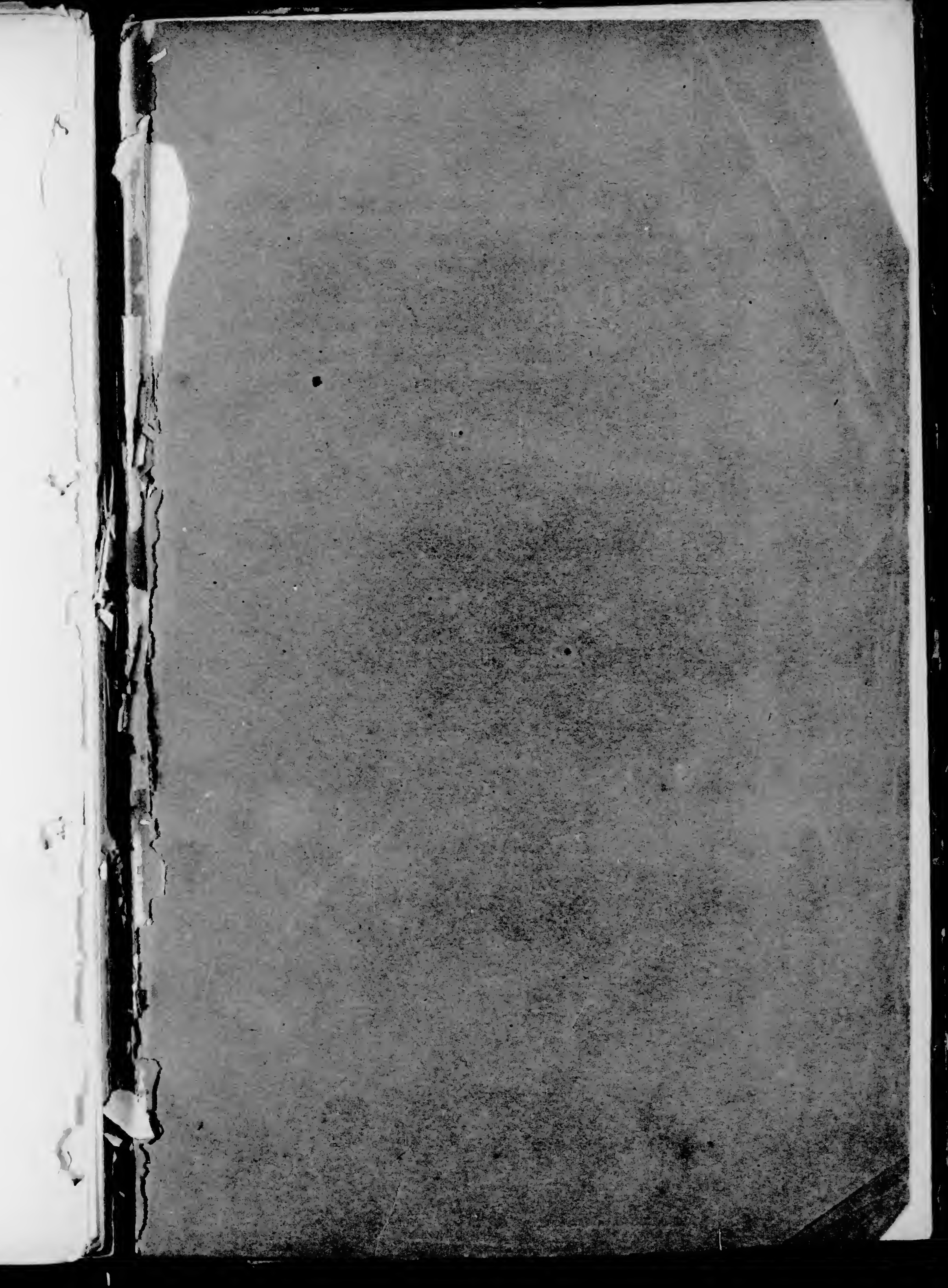
plus que tout autre un génie cosmopolite. Ce qu'il y a de plus allemand en lui, ce sont ses habitudes et ses défauts d'écrivain; c'est sa langue embarrassée et compliquée à plaisir; c'est un penchant tout scolastique pour le formalisme abstrait des divisions et des classifications artificielles. Mais, par son culte profond pour notre Descartes, son goût décidé pour nos écrivains et en particulier pour notre Rousseau, sa vive sympathie pour les principes de notre révolution française, et plus encore peut-être par la mesure de son génie ennemi des chimères métaphysiques, il est aussi près de nous qu'aucun génie étranger. L'Angleterre, à son tour, ne peut-elle pas réclamer comme un des siens l'homme qui doit tant à l'étude de ses physiciens et de ses philosophes, l'homme qui ne se lassait pas d'insister sur ce fait que David Hume seul l'avait tiré du sommeil dogmatique où s'énervait sa pensée? Et qui, d'un autre côté, par la fermeté de son sens pratique, par l'élévation morale de son caractère, par son inflexible séparation du domaine de la croyance et de celui de la science, répond mieux aux dispositions traditionnelles du génie anglais, lequel se montre presque toujours résolu à ne pas laisser les incertitudes ou les nouveautés téméraires de la science et de la spéculation s'introduire dans le domaine sacré et inviolable de la conscience? Nul esprit n'a su mieux se

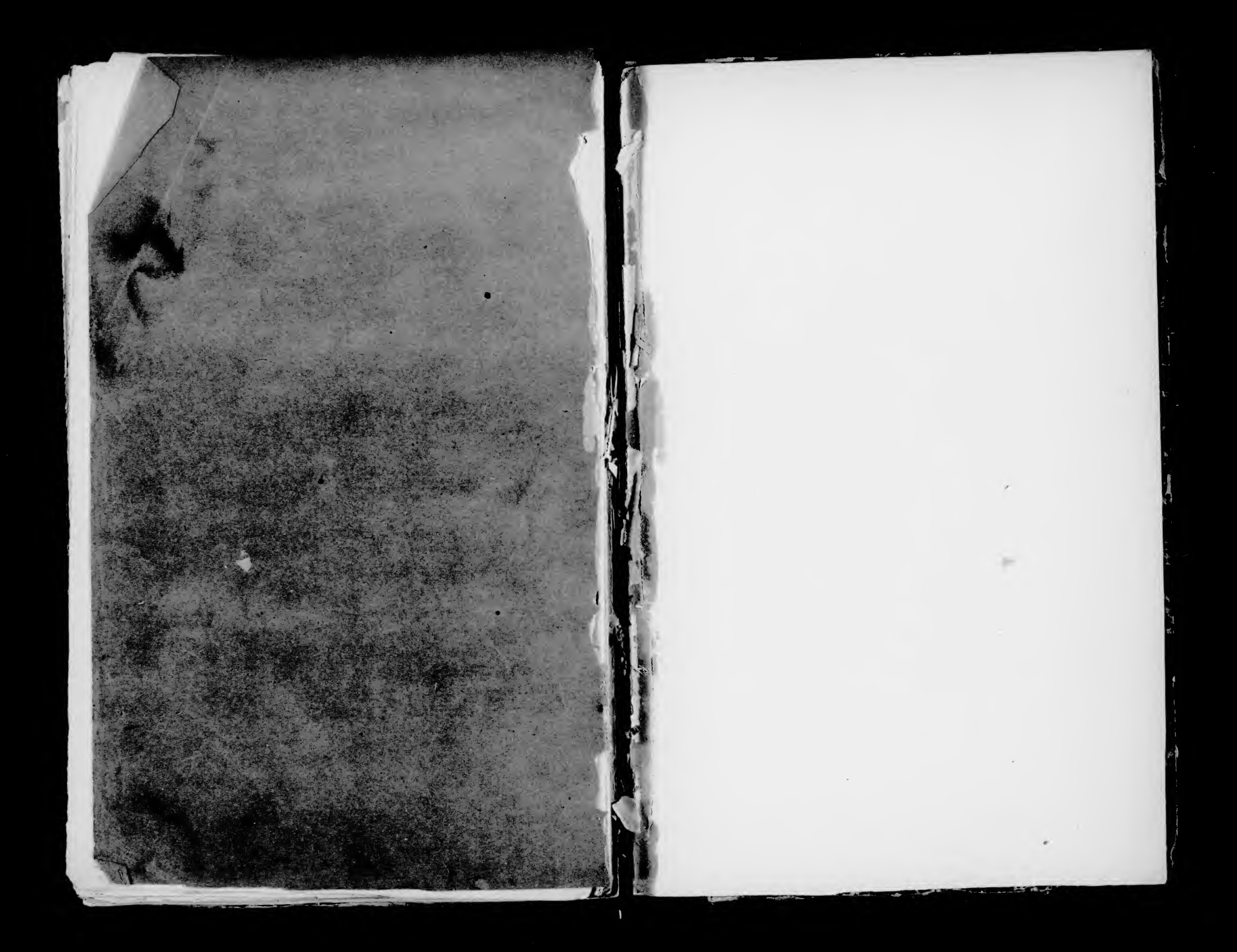
défendre des entraînements de sa race, tempérer l'ardeur spéculative par la réserve du génie critique, ne garder des secrètes tendances des philosophes, ses compatriotes, pour le mysticisme qu'une veine discrète de mysticisme moral? Henri Heine a pu dire que le panthéisme est la religion latente de l'Allemagne. Kant est un des rares penseurs de son pays qu'un grain de bon sens français et presque voltairien (témoin son spirituel pamphlet sur les visions des hallucinés comparées à celles des métaphysiciens), que l'influence de l'esprit pratique et expérimental des Anglais ont le mieux protégé contre les illusions de la théosophie, et empêché de se perdre dans les spéculations sans frein du panthéisme.

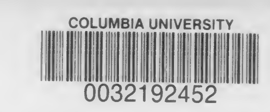
A ce compte, Messieurs, nous pouvons l'étudier, sans rien redouter pour notre esprit français, dont les qualités natives sont, comme le disait éloquemment un des maîtres de la jeunesse, un patrimoine sacré de notre nation; sans craindre de compromettre notre bon sens et notre goût naturel.

En vous traçant ce tableau des vicissitudes de la pensée philosophique, en décrivant les transformations et les progrès réalisés dans l'interprétation nouvelle de la philosophie de Kant, je vous ai donné en quelque sorte le programme de ce cours. La route que nous avons à parcourir ensemble est

longue et accidentée. Je serais heureux de vous avoir montré que les objets intéressants n'y manqueront pas à votre curiosité ; et je voudrais être certain que l'inexpérience et l'inhabileté du guide ne mettront pas trop souvent pour vous la fatigue à la place du plaisir. Laissez-moi espérer toutefois que votre bonne volonté et votre indulgence ne lui feront jamais défaut.






COLUMBIA UNIVERSITY
0032192452

